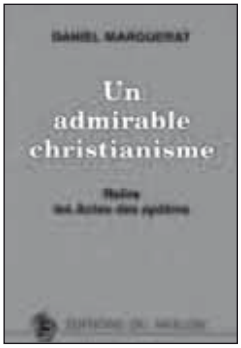
Bible

Daniel MARGUERAT, ***Un admirable christianisme. Relire les Actes des apôtres***, Editions du Moulin, Poliez-le Grand (Suisse), 2010, 93 p., 14 €.



Pasteur et professeur émérite de l'Université de Lausanne, l'auteur est un spécialiste reconnu des origines chrétiennes. Son style est clair et agréable. Il possède un remarquable talent pour exposer simplement des réalités complexes.

Parmi ses publications figure un commentaire détaillé des douze premiers chapitres du livre des Actes chez Labor et Fides. Il a déjà publié plusieurs ouvrages dans la présente collection de vulgarisation.

Entre 80 et 90, « la chrétienté était une mouvance non structurée, une pincée de conventicules aux orientations contradictoires. On trouvait en vrac le judéo-christianisme de Jacques lié à Israël, le christianisme de Pierre aux tentacules missionnaires, les églises de Paul ouvertes à la culture gréco-romaine, les assemblées de Jean en conflit avec le judaïsme, les gens de l'Apocalypse cultivant la haine du pouvoir politique romain, les coteries gnostiques à la spiritualité élitaire… » (p. 6). C'est à ce moment que Luc, prophétiquement inspiré, entreprend d'écrire une histoire des origines pour que les chrétiens de son époque comprennent qu'ils sont les maillons d'une chaîne « admirable », puisqu'elle est l'œuvre de Dieu. Cette histoire comporte deux volets, aujourd'hui séparés dans nos éditions, l'Evangile et les Actes étroitement articulés l'un à l'autre. Au fil de six brefs chapitres, l'auteur nous propose de relire les Actes. Il nous fait sentir l'importance de cette œuvre, nous évite de tomber dans quelques pièges et nous invite à voir les rapprochements qui s'imposent entre le temps de Luc et notre époque.

Luc veut faire *acte de mémoire.* Il est véritablement historien à la manière de ceux de son temps. Il s'attache moins aux détails qu'au sens des événements. Après 70, la séparation d'avec la synagogue est en train de se consommer, mais il a le plus grand respect pour la tradition d'Israël. Il sait que le christianisme s'enracine dans la foi d'Israël et il connaît très bien la Bible qu'il cite dans sa version grecque des Septante.

Le livre des Actes s'ouvre sur un récit qui reprend la fin de l'évangile de Luc : l'ascension du Christ, sa glorification auprès du Père et son absence visible auprès des hommes. Désormais l'Esprit Saint est à l'œuvre dans le monde par les apôtres d'abord, puis par une *foule de témoins* qui répandent la Parole de Dieu.

La *résurrection du Christ* « fonctionne comme une clé de lecture de l'agir de Dieu dans le monde » (p. 31). Par la force de la Résurrection, l'Esprit manifeste le pardon de Dieu pour tous les hommes et cela à l'intérieur même des persécutions.

Un autre chapitre est intitulé *« Paul, la face cachée »*. Aucune allusion dans les Actes aux polémiques dont témoignent les lettres de Paul. Il est peu probable que Luc ait été son compagnon durant ses voyages et lorsqu'il écrit les Actes, les vives querelles concernant la loi et la foi ne sont plus d'une actualité

aigüe. Dans ses lettres, Paul revendique énergiquement le nom d'Apôtre, Luc, lui, le réserve à ceux qui ont suivi le Christ depuis son baptême par Jean jusqu'à son ascension. En revanche, il a une admiration sans borne pour l'activité missionnaire de Paul qui occupe la majeure partie des Actes. Il insiste sur le fait que jamais Paul n'a renié la foi d'Israël, et souligne que la fidélité au Dieu d'Abraham, implique de reconnaître « son œuvre dans la résurrection de Jésus » (p. 59).

La rivalité entre *les religions* marque l'époque des Actes autant que la nôtre. Pour Luc, comme pour nous, il est impossible de découvrir Dieu sans le Christ. Avec humour l'auteur nous aide à relire la visite de Paul et Barnabé à Lystres, et aussi le discours de Paul à Athènes, la manipulation du religieux par Simon le magicien, et l'exorcisme d'une servante à Philippes.

Enfin un dernier chapitre traite de *l'argent* dans l'œuvre de Luc. On notera l'exégèse que fait l'auteur du passage concernant Ananie et Saphire, toujours actuel dans l'Eglise d'aujourd'hui.

Jean DELARRA, o.p.

Patrick FABIEN, ***Philippe « l'évangéliste » au tournant de la mission dans les Actes des apôtres***, Lectio divina 232, Cerf, 2010, 331 p., 29 €.

L'auteur est prêtre du diocèse de Port-Louis. Il a obtenu de son évêque le temps nécessaire pour préparer un doctorat à l'université protestante de Lausanne, où il a pu travailler selon son désir sous la direction amicale et exigeante de Daniel Marguerat. Ce dernier, dans sa préface, caractérise bien le présent ouvrage

honoré d'une mention d'excellence par l'université de Lausanne. En effet, son auteur, métis lui même, est habité par les questions qui habitent son monde d'origine, l'île Maurice, « un vrai maelström d'ethnies et de culture », où la question identitaire est toujours d'actualité. Quant à sa méthode de travail, elle use à la fois de la critique historique et de l'analyse narrative. Cette dernière « met au jour la trame du texte et la stratégie mise en œuvre par le narrateur pour communiquer : la disposition structurelle, la construction des personnages, le jeu de la temporalité, le nouement de l'intrigue, le réseau d'intertextualité avec l'Ancien Testament et avec l'évangile de Luc. »

Philippe est l'un des « Sept » choisis pour aider les apôtres à gérer la communauté de Jérusalem (Ac 6,5). C'est donc un homme à la culture mixte, juive et grecque. Il est le seul à recevoir le titre d'« évangéliste » dans l'œuvre de Luc, qui par ailleurs en dit peu de choses. Il apparaît au ch. 8 des Actes chez les Samaritains, disparaît pour laisser place aux apôtres, réapparaît pour baptiser un Ethiopien, disparaît de nouveau pour réapparaître très brièvement, au ch. 22 à Césarée.

On serait tenté de prendre Philippe pour un personnage secondaire, mais Patrick Fabien nous montre en une douzaine de chapitres l'importance que lui confère Luc. Il le place à l'intersection du judaïsme et du monde grec et en fait le modèle de ceux qui, sans avoir connu Jésus, répandent le témoignage des

apôtres selon la mission à eux confiée par le Christ d'être ses témoins « à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1,8). Mission confiée aux apôtres, mais que Philippe sera le premier à réaliser chez les Samaritains et en un sens aux extrémités de la terre, puisqu'il est le premier à baptiser un éthiopien.

Le lecteur se souviendra qu'il s'agit d'une thèse : même remaniée pour être publiée, sa lecture demande une attention soutenue. Cette étude se divise en trois grandes parties. La première divisée en 7 chapitres traite du passage de Philippe chez les Samaritains avec la visite de Pierre et Jean (Ac 8,4-25), la deuxième comporte 4 chapitres et concerne sa rencontre avec l'eunuque éthiopien (Ac 8,26-40), la troisième beaucoup plus courte (un seul chapitre) s'attache à sa rencontre avec Paul à Césarée (Ac 21,8-9). Chacune d'elle s'ouvre par un chapitre ou un paragraphe présentant la structure narrative de la péricope présentée. L'auteur y fait preuve à la fois d'érudition et de finesse. Pour articuler document et histoire il s'inspire, entre autres, de Paul Ricœur : « On raconte comment les choses ont dû se passer *comme* il est dit dans le récit » (*Temps et Récit I*, p. 147). Ce « comme » indique qu'il ne s'agit ni de reproduction, ni d'équivalence, mais d'une démarche qui relève de la métaphore.

Il y a beaucoup de trouvailles intéressantes dans cet ouvrage qui s'efforce d'expliquer la Bible par la Bible, tout en faisant d'intéressantes comparaisons avec des auteurs de la littérature ancienne grecque, latine ou hellénistique (pas moins de vingt allusions). A la suite de Luc, l'auteur est convaincu que la Bible s'explique d'abord par la Bible comme l'exprime le récit d'Emmaüs où le Christ « commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes interprète dans toutes les Ecritures ce qui le concernait » (Lc 24,27). Il use très largement de l'intertextualité entre les Actes, l'évangile de Luc et l'Ancien Testament. Parmi d'autres, on lira avec profit les pages 176-191 consacrées à ce thème et celles sur l'interprétation (211-239).

Enfin le chapitre 12 étudie deux brefs versets des Actes (21,8-9) et « nous y apprenons, davantage sur la biographie de Philippe que nulle part ailleurs dans les Actes » (p. 273). A Césarée où il demeure, Philippe, « l'évangéliste », reçoit dans sa maison Paul et ses compagnons en route vers Jérusalem pour y célébrer la Pentecôte. Il avait quatre filles qui prophétisaient. « Je me propose, écrit Patrick Fabien, d'évaluer Philippe dans ces deux versets en examinant son rôle dans le contexte de la « Passion » et de l'hospitalité et dans celui de la Pentecôte et du testament ». Le « testament » désigne ici les confidences de Paul aux anciens d'Ephèse et la « Passion », les souffrances qu'il aura à subir selon ce que lui révèle l'Esprit Saint. Au terme d'une vingtaine de pages l'auteur conclut que « le titre évangéliste atteste que Philippe poursuit le testament de Paul… c'est lui qui assure le lien entre Paul et la communauté de Luc afin de transmettre l'héritage paulinien… Il se situe entre l'ici, le maintenant et l'avenir des Actes » (p. 293).

La conclusion du livre reprend le portrait de Philippe en réfléchissant sur l'auteur et le lecteur implicites. Il en ressort que « le littéraire trahit les traces de l'histoire » et que Philippe helléniste et évangéliste n'est pas sans parenté avec l'auteur des Actes lui-même.

Jean DELARRA, o.p.

Jean DELORME et Isabelle DONEGANI, ***L'Apocalypse de Jean. Révélation pour le temps de la violence et du désir,*** 2 tomes, Lectio Divina 235 et 236, Cerf, 2010, 256 p. et 265 p., 21 € et 22 €.

Ce commentaire de l'Apocalypse est une synthèse des notes de conférences données en France et en Suisse par Jean Delorme entre 1994 et 2003 et du fruit du travail doctoral d'Isabelle Donegani dont la thèse, publiée chez Gabalda (Études bibliques n° 36) en 1997, portait sur le thème du témoignage dans le livre de l'Apocalypse. L'ensemble est largement nourri des travaux exégétiques et des principaux commentaires publiés sur l'Apocalypse. Mais le projet est de renouveler la lecture du dernier livre de la Bible en offrant au lecteur de nouveaux chemins d'interprétation grâce aux outils et procédures de lecture propres à la sémiotique biblique.

L'itinéraire proposé consiste en « une lecture suivie de l'ensemble du texte » : le premier volume est consacré aux onze premiers chapitres et le deuxième aux chapitres 12 à 22. Une traduction délibérément littérale est proposée pour faciliter la lecture continue et la compréhension du commentaire. De nombreuses notes, souvent très développées, donnent à ce commentaire la dimension d'un réel instrument de travail : elles apportent des précisions précieuses sur le sens des mots grecs, mais aussi des renvois dans toute la Bible ainsi qu'aux Pères de l'Église. Le texte se réfère souvent aux commentaires, principalement francophones, et fait place de temps à autres à des éclairages intéressants repris aux travaux de François Martin.

Dans l'avant-propos, sœur Isabelle présente les grandes étapes qui organisent l'ouvrage en précisant qu'il s'agit de repères d'ordre littéraire et non d'une organisation « structurale » du livre. Entre le « Prélude », commenté dans le 1er chapitre du tome 1, composé d'un « Titre » (Ap 1,1-3) et d'une « Adresse » (Ap 1,4-8), et le « Final » (Ap 22,6-21) dont le commentaire occupe le dernier chapitre du tome 2, se trouve le corps de l'ouvrage composé de trois grands ensembles : un « Porche imposant » (Ap 1,9-3,22) où « Jean » est gratifié d'une « vision grandiose » au cours de laquelle il reçoit l'ordre d'écrire « aux sept églises d'Asie » (chap. 2 et 3 du t. 1) ; introduit par l'« immense liturgie » d'Ap 4-5 (chap. 4 du t. 1), vient ensuite « un premier cycle de visions dans le ciel » (Ap 4-11) avec l'ouverture des sept sceaux (chap. 5 du t. 1) et les sept sonneries de trompe (chap. 6 du t. 1) ; un « second cycle » (Ap 12-13) commence par la vision de la Femme et du Dragon puis des deux Bêtes (chap. 7 du t. 2), et se poursuit par la « série de tableaux impressionnants » d'Ap 14-18 (chap. 8 et 9 du t. 2) à laquelle fait suite en Ap 19-20 la « liquidation » du Dragon et des Bêtes (chap. 10 du t. 2) et l'apparition (Ap 21,1-22,5) d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle puis de la Jérusalem nouvelle (chap. 11 du t. 2).

Douze excursus appelés « Repères » sont parsemés avantageusement entre les chapitres des deux tomes afin d'aider le lecteur à se familiariser avec la méthode et la terminologie sémiotiques qui peuvent sembler déroutantes à qui n'y est pas préparé. Les auteurs ont ainsi

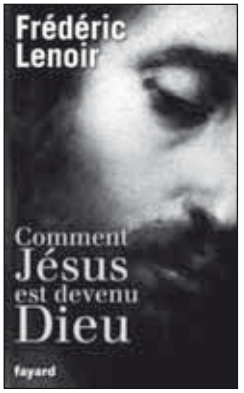
donné à l'ouvrage « un propos didactique et pédagogique manifeste » afin de le rendre utile « à qui veut aller plus loin dans la découverte des possibilités qu'offre la sémiotique biblique ». Le commentaire présente l'Apocalypse comme un livre qui essaie de dénouer « en plusieurs scénarios bâtis autour de quatre septénaires ce que l'histoire humaine appréhende comme un vaste champ d'abord inorganisé et chaotique où s'entremêlent et s'enchevêtrent passions, terreurs, pulsions et avidités de toutes espèces. (…) Vaste chant de louange, l'Apocalypse offre aux hommes encore plongés dans le combat terrestre l'assurance que celui-ci, en l'Agneau victorieux, est d'ores et déjà gagné. Ainsi s'entend la création nouvelle, cet acte que Dieu ne cesse d'opérer, à tout instant, au cœur de chaque humain comme de l'histoire en marche… » (p. 11-12).

Les auteurs présentent l'Apocalypse comme une bonne nouvelle qui dévoile (sens du mot Apocalypse) « les enjeux actuels de l'existence, dénonce ses mensonges et falsifications », ou comme un itinéraire qui invite à vivre un « arrachement à la fascination du mal et de la mort » pour naître à la liberté des « hommes sauvés par le sang de l'Agneau » (p. 13). Ces deux livres seront très utiles d'abord à qui veut approfondir le message du livre qui clôt la Bible chrétienne pour découvrir, comme l'écrit Jean Calloud dans la postface (p. 236), qu'il « invite à un discernement plutôt qu'à une compréhension, donc à un choix », mais aussi à qui veut s'initier à la méthode sémiotique et en découvrir les richesses pour une lecture biblique attentive et renouvelée.

François-Dominique CHARLES, o.p.

Théologie

Frédéric LENOIR, ***Comment Jésus est devenu Dieu*****,** Fayard, 2010, 324 p., 19,90 €.



Voici une présentation historique des grands débats christologiques des premiers siècles tout à fait passionnante et très bien écrite, avec un excellent choix de citations des Pères, et une présentation très pédagogique et actualisée des courants gnostiques. Elle ne néglige aucun des aspects conceptuels fondamentaux des questions théologiques, mais insiste fort sur les circonstances politiques et l'incidence des luttes de pouvoirs et des querelles de personne sur les formulations dogmatiques. Sur ce dernier point, l'auteur ne donne pas autrement ses sources que par le biais d'une courte bibliographie sélective en fin de volume, ce qui justifierait une appréciation critique d'un historien de la période, notamment sur la relativisation de l'importance des premières persécutions (p. 106), et sur les tentatives de corruption dont se serait rendu coupable Cyrille (p. 274).

On pourrait résumer la démarche du livre comme une tentative de confesser la foi en Jésus-Christ, mais en la délestant du poids de toutes ces controverses qui en auraient fait une source de dogmatisme intolérant. Ce que l'on ressent bien ici, c'est tout le dégoût idéa-

liste de l'auteur pour l'histoire de la Grande Eglise, pour l'institution de pouvoir et son dogmatisme, et cette lassitude aussi de l'intellectualisme des débats théologiques, jugés inutiles et trop éloignés de la foi concrète. Un sentiment directeur qui rejoindra (et séduira, peut-être à peu de frais ?) la majorité de ses lecteurs chrétiens.

L'herméneutique adoptée du Nouveau Testament m'a paru à la fois naïve et libérale. Naïve, parce peu critique de la véracité des évangiles, peu regardante sur les *ipsissima verba et acta* de Jésus. Libérale, parce qu'au fond, elle prend et laisse au gré d'une théorie personnelle, avec ce préjugé simple, selon lequel si la terminologie des dogmes ne se trouve pas exprimée dans le Nouveau Testament, c'est qu'on l'a purement et simplement ajouté et construit par la suite. Ainsi Paul ne croirait pas en l'incarnation du Fils de Dieu, puisqu'il n'en parle pas. Ainsi l'évangile de Jean serait le premier à parler de l'incarnation et du Verbe, et cette expression serait une invention tardive. Ainsi encore les Apôtres ne pouvaient avoir « ***aucune idée*** d'un Dieu en trois personnes et d'un Christ en deux natures » (c'est moi qui souligne, car j'ai l'impression qu'ils avaient justement une petite idée là-dessus, ou encore que c'est bien d'eux quand même qu'est née cette idée).

La Grande Eglise tend effectivement à penser au contraire que les Apôtres se seraient reconnus dans la formule de Chalcédoine, s'ils avaient eu eux-mêmes à élaborer une expression juste de la foi face aux questions sur la personne du Christ. Elle voit dans cette formulation une telle consonance avec l'ensemble des expressions de foi du Nouveau Testament, qu'elle parle d'explicitation plutôt que d'imposition d'une construction dogmatique à des fins politiques d'unité de l'empire. La cohérence intrinsèque et l'aboutissement de cette formulation semble éclater dans l'histoire même qu'en présente l'auteur, et dans sa longue réception durant de longs siècles malgré d'autres difficultés et divisions dans l'Eglise.

Jean-Etienne LONG, o.p.

Jean HONORE, ***La pensée de John Henry Newman***, Ad Solem, 2010, 151 p., 10 €.

Newman ne s'est jamais présenté comme un théologien, au sens académique du terme. Pourtant, c'est dans la collection « Initiations aux théologiens » que le cardinal Jean Honoré présente ce « combat de la vérité » que Newman a mené tout au long de son existence, qui l'a amené à la conversion et bientôt à la béatification.

J. Honoré précise d'emblée que l'on ne peut séparer l'homme, Newman, de sa pensée : « ce qu'il écrit naît toujours de ce qu'il vit au-dedans ». Il y a, chez lui, un besoin impérieux de comprendre, d'analyser et de rendre compte de ses questions et de ses découverte. L'écriture ici retenue sera les *Letters* et les *Diaries*. On découvre ainsi la correspondance adressée en réponse aux demandes de conseils venant de personnes qui reconnaissent en Newman un itinéraire de vérité qui fait référence, comme à ceux qui l'interrogent sur tel ou tel point de doctrine.

Qu'on ne s'attende pas pour autant à lire un recueil de lettres choisies et de fragments de journal intime. Jean Honoré est un fin connaisseur de l'œuvre, de la vie et de la pensée de Newman et il nous entraîne dans un parcours *théologique* dans lequel il présente l'essentiel de la position de Newman sur les grandes affirmations de la foi catholique : la création, le salut, la christologie, l'Eglise, l'eschatologie. A chaque section, il est donné à comprendre comment Newman en est venu à se saisir de la spécificité catholique à force de travail, de recherche dans les Ecritures et la Tradition. Cette exigence de labeur intellectuel et théologique montre combien la rationalité de la foi peut inviter à la conversion.

De la lecture de cet ouvrage, j'ai retenu trois points. En premier, les quatre critères de la pensée théologique constitutifs du *métier de théologien* : l'Ecriture comme Révélation ; Israël et l'Eglise comme lieux de réception de la Parole ; la centralité du mystère du Christ ; la réalité humaine de son temps sur laquelle le théologien doit porter son regard. Ensuite, ce qui est dit sur la *conscience* avec son double sentiment que sont le sens moral et le sens du devoir comme écho des étapes personnelles du cheminement de Newman. Et enfin, le propos sur la *justification* avec ce titre significatif : « Je veux savoir ce que Dieu voit quand il me regarde » qui indique la vie spirituelle comprise comme la réponse de l'homme à la grâce de Dieu.

On l'aura compris : cet ouvrage est une véritable *initiation théologique* à la pensée de Newman qui permet de comprendre, à travers son itinéraire de croyant, la raison de sa béatification. Quelques repères biographiques bien utiles sont donnés en annexe pour mettre en perspective les différents textes que le Cardinal Honoré présente comme autant de références à son propos et qui montrent sa grande maîtrise de cette œuvre spirituelle complexe.

Norbert-Marie SONNIER, o.p.

Hans KÜNG, ***Une vérité contestée. Mémoires II. 1968-1980***, traduction de J.-P. Bagot, Novalis/Cerf, 2010, 736 p., 48 €.

Ce second volume reprend le fil du récit à partir de 1968, là où s'achevait le premier. Cependant le prologue annonce d'emblée que l'intervalle de la rédaction de cette nouvelle étape a été marquée par l'élection papale de Benoît XVI en 2005. Joseph Ratzinger, l'ancien collègue de Hans Küng à Tübingen, confère ainsi rétrospectivement à ce récit la dimension de controverse annoncée dans le titre original (en allemand *Umstrittene Wahreit*). Car l'itinéraire du nouveau pape s'est considérablement éloigné de celui de Hans Küng au point d'en représenter la figure duelle.

L'accent se déplace dans ce second volume d'un combat pour la liberté à un combat pour la vérité et l'authenticité. L'auteur aspire à pouvoir rester catholique avec une mentalité de protestant. Cet œcuménisme en acte, soucieux de ne pas se raidir dans la défense intransigeante d'un monopole catholique de la vérité, va être mis à mal durant la douzaine d'années que couvre le récit. L'auteur au fil des pages y déploie le dossier de sa mise en

accusation d'hétérodoxie et le lent mais inexorable mouvement de la procédure d'éviction de sa chaire de théologie catholique de Tübingen, conduit par la bureaucratie centrale de la Congrégation pour la doctrine de la foi.

A l'aide de ses archives personnelles, Hans Küng retrace les étapes de sa mise au ban de l'enseignement officiel en montrant comment sa remise en cause de la prétention à une certaine forme de l'infaillibilité dans son ouvrage de 1970 (*Infaillible ? Une interpellation*) va cristalliser l'accusation de ne plus se situer dans l'interprétation ecclésiale de la foi. Le lecteur peut ainsi suivre les étapes de cette controverse tant dans ses aspects strictement théologiques que dans sa dimension personnelle avec les interrogations juridiques, morales, psychologiques qu'une telle mise en demeure suscite. L'auteur n'a de cesse de nous montrer comment la procédure inquisitoriale se referme sur lui grâce aux connivences institutionnelles et idéologiques de ses opposants et comment, grâce à son aura médiatique (sur laquelle il conserve une lucidité acquise par sa déontologie critique universitaire) et à l'ampleur de sa renommée internationale, il résiste à l'enfermement culpabilisateur.

En dépit du caractère parfois un peu fastidieux du compte-rendu exhaustif des pièces de l'accusation, l'intérêt de ces *Mémoires* est de nous montrer par le menu et de l'intérieur comment se déroule un procès en hétérodoxie dans l'église catholique romaine du XXe siècle. Car Hans Küng grâce à son tempérament de bagarreur et de résistant, grâce à sa vitalité et à son goût invétéré de l'authenticité, grâce à ses amis et collègues (et notamment les théologiens de *Concilium*) nous explique comment l'institution ecclésiale romaine vient à bout des récalcitrants en imposant ses règles par le rejet des procédures de vérifications extérieures. Hans Küng reconnaît qu'il a été exclu de l'enseignement officiel parce qu'il demandait un procès dont les règles soient publiques, avec un avocat choisi par lui et sur un dossier précis et argumenté.

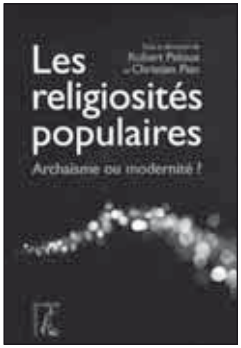
C'est son statut de professeur dans l'Université d'Etat allemande liée par le concordat que le Vatican avait signé sous le régime nazi qui lui a permis de ne pas être complètement déchu de tout poste académique. Cette singularité allemande rend la condamnation du théologien Hans Küng assez unique dans l'histoire des condamnations des théologiens catholiques du XXe siècle.

Au terme de l'ouvrage, le lecteur est plus mis en appétit de la suite possible d'un troisième volume annoncé qui irait jusqu'à nos jours, que totalement satisfait de la peinture du catholicisme, du christianisme et du monde contemporain qui en a été faite. Hans Küng écrit en conclusion que « la science, l'Eglise et le monde ne sont pas pour moi des choses incompatibles » et que c'est là l'orientation fondamentale de son travail. Effectivement, à suivre sa bibliographie depuis 1980, nous constatons qu'il a su prendre du champ et le lecteur n'aspire qu'à le suivre sereinement à nouveau pour dépasser des clivages étriqués et stériles.

Christophe BOUREUX, o.p.

Spiritualité

***Les religiosités populaires. Archaïsme ou modernité ?*,** sous la direction de Robert PELOUX et Christian PIAN, Éditions de l'Atelier, 2010, 144 p., 17 €.



Alors que les enquêtes d'opinion dressent régulièrement le portrait d'une Église catholique en perte de vitesse et dont l'influence décroît avec constance, un constat marquant sert de point de départ à ce petit ouvrage collectif : les religiosités populaires (expression soigneusement précisée en introduction par les auteurs) ne se sont jamais aussi bien portées ! Défiant le temps, faisant fi des modes et des générations. Et défiant surtout la désaffection religieuse qui semble frapper notre époque…

On aurait tort, selon les auteurs, de voir là l'obscur témoignage d'un passé définitivement banni par notre société moderne. Bien au contraire, il semblerait que ces pratiques répondent à certaines attentes spirituelles essentielles de nos contemporains. Un tel constat justifie bien sûr que l'on s'y arrête, ce à quoi ce livre s'attache avec bonheur. Essentiellement le fruit d'une session de formation destinée, en 2009, aux acteurs pastoraux engagés en milieux populaires, il embrasse ainsi en peu de pages différents aspects – sociologiques, anthropologiques, théologiques – de ces pratiques et propose quelques pistes aux accompagnateurs en tous genres pour les comprendre un peu mieux. Comment en effet accueillir les demandes, qui peuvent parfois paraître surprenantes, de bénédictions, de guérisons, de prières diverses ? Comment les encadrer ? Quelle est enfin leur signification au regard de la pratique de l'Église tout entière ?

La visée des auteurs est donc double. Il s'agit en premier lieu de caractériser les pratiques – ce qu'illustrent divers témoignages « du terrain » – et de tenter de donner quelques explications en utilisant notamment l'outillage des sciences humaines. En second lieu, les auteurs ouvrent quelques pistes de réflexion quant aux enjeux pastoraux de l'accompagnement de ces pratiques, et des points d'attention qui devraient être pris en compte, notamment en proposant quelques points de repères théologiques.

Synthétique et précis, ce petit livre permet de mieux appréhender ces expressions d'une foi simple, et donne des outils pour aider les personnes à cheminer et à grandir dans leur foi. Se proposant de dépasser le conflit entre la foi et la raison, l'ouvrage atteint son objectif, bannissant tout recours hâtif au vocabulaire de l'archaïsme ou de la modernité… On retiendra l'exhortation des auteurs, encourageant à ne pas voir dans le pluralisme des expressions de la foi une concurrence entre diverses traditions spirituelles, mais « l'occasion de donner à l'Évangile de nouveaux lieux de manifestation de l'action de Dieu ».

Nicolas TIXIER, o.p.

Philosophie

Jean-Louis CHRETIEN, ***Pour reprendre et perdre haleine***. *Dix brèves méditations*, Bayard, 2009, 210 p., 17 €.

Bourré d'analyses, de références et de citations, ce livre (vingt-sixième ?) de Jean-Louis Chrétien peut être considéré comme une mine, ou à l'inverse décourager par une accumulation accablante d'érudition, ce dont l'auteur se défend d'emblée. Pour s'accorder à sa visée, il faut accepter d'entrer dans le mouvement qui le soutient (« pour reprendre et perdre »), le sous-titre nommant *méditation* la *manière de penser* qui s'exerce à ce mouvement et en lui.

Car il ne s'agit pas ici de technique mais bien d'une *pensée* qui déborde les genres divers dont elle se nourrit (philosophie, littérature, théologie, mystique, morale, politique…) assumant sa réceptivité première à l'égard des œuvres et d'abord de la langue : à l'*écoute* des **mots**, de leur usage au-delà de l'usure, dix choisis ici après d'autres explorés ailleurs, du plus large (**souffle**) au plus singulier (**blessure**), pour leur poids dans la tradition occidentale et surtout chrétienne, et dont les implications se font écho d'un chapitre à l'autre. Pensée aussi puisque l'auteur *interroge* ce que ces vocables et leurs apparentés recèlent d'expérience, de réalité paradoxale dans la langue commune et les langues européennes, intériorisant et confrontant dans le *dialogue* (questions, réponses, objections…) des voix multiples pour poser la question de la *vérité* en héritier de Platon, distinguant, articulant les significations, éclairant les ambiguïtés, déjouant les confusions cachées et les oppositions apparentes.

Or c'est en passant à travers (*dia)* tant d'autres recherches que cette pensée se découvre orientée vers un au-delà de toutes qui l'aimante, l'anime et pour tout dire l'*inspire*, traversée par un désir qui veut ensemble la rigueur et la **douceur**, la vérité et la vie : car l'enjeu de la justesse en parole et en pensée est bien de discerner ce qui fait justice à la *vie*, la grandit ou au contraire l'abîme, en moi et chez les autres, en découvrant la source commune qui fait vivre ensemble. Distinguer ainsi dans la **tentation** ce qui menace, de ce qui en éprouvant vérifie. Ce qui est **abandon** à soi – démission - ou au don de la vie- rémission. Ou dans les blessures celle qui me rend sensible au passage de la **bénédiction**.

C'est selon le même critère que sont reconnus des *maîtres* parmi tous les auteurs possibles, l'un des plus présents étant Augustin. On peut bien sûr regretter l'absence d'autres traditions. Mais parce qu'il assume à la fois l'exigence de penser et l'appartenance chrétienne, ce livre prétend cependant s'adresser à *tous* : et s'il suppose bien des lectures savantes, il ne les recueille que pour proposer et baliser un **chemin**ement accessible à quiconque lit et écoute, sans notes qui fassent obstacles ou inutiles détours.

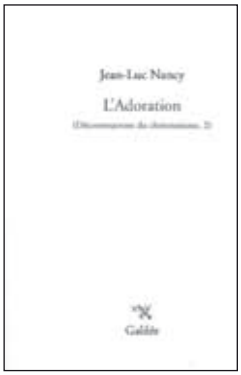
Devenir soi hors de soi, c'est l'acte d'exister dès la respiration et le battement du cœur : dans l'ouverture et le recueil se déploient aussi ensemble - non sans péril, non sans crise

- la pensée et l'existence qui cherche en elle sa vérité.

Mouvement ordonné par ce rythme - reprendre pour perdre, perdre pour reprendre - car ordonné au **souffle** premier qui donne l'air et le large, qui soulève, emmène plus avant, plus profond, « *plus haut que nous* » ; échange entre dedans et dehors, moi et le monde, mon temps et celui des autres, accueil et envoi qui laisse sourdre entre nous cet Autre en qui je peux trouver vie en vérité, non *sans* ni *contre*, mais *avec* tout autre.

Maud CHARCOSSET

Jean-Luc NANCY, ***L'Adoration. Déconstruction du christianisme***, 2, Galilée, 2010, 146 p., 25 €.



Jean-Luc Nancy nous invite à un voyage : en nous-mêmes, en cet homme d'aujourd'hui déserté par les dieux, les croyances, les valeurs. Savoir ce qu'il en est de l'homme dans « notre commune déshérence ». Les mots même sont en suspens de signification et le mot sens est lui aussi en question. Si vous vous sentez concernés par ce point de départ, alors il vaut la peine d'entreprendre le voyage.

Nancy est passionnant en ce qu'il suscite une émotion, un élan, un désir ; passionnante sa recherche de l'innommable, toujours ancrée dans les traditions religieuses, citées, analysées, refusées dans leur fermeture, leurs savoirs, leurs institutions mais non rejetées dans leur fine pointe d'adoration même.

Qu'en est-il de cette adoration sans dieu, sans au-delà, sans autre monde, maintenant que le christianisme a été déconstruit (cf. *La Déclosion, Déconstruction du christianisme, 1,* Galilée, 2005) ? Mais déclosion n'est pas sécularisation ; il s'agit d'un savoir ni religieux, ni peut-être même philosophique : « c'est le savoir de l'expérience humaine, le savoir de l'homme seul en tant qu'il passe infiniment l'homme ou en tant qu'il est « un danseur au-dessus de l'abîme » (p. 68). Alors voici les mots qui reviennent pour dire cette expérience : excès, écart, pulsion, ouverture, brèche, échappée de l'ici même…

Après avoir défini Dieu (mais peut-on parler de définition chez Jean-Luc Nancy qui ne se veut jamais dans la clôture, le fini, la certitude ?), comme « le prête-nom d'un pur excès du monde et de l'existence » (p. 32), (le mot Dieu est écrit tantôt avec majuscule, tantôt avec minuscule sans que l'on puisse repérer précisément l'utilisation des deux modes d'écriture), l'adoration, « une parole de souffle », s'adresse à la transcendance de notre monde lui-même, un « Ici grand ouvert ».

Revenant sur les trois monothéismes, Nancy entend chacun des trois dieux comme des dieux qui parlent : « un dieu de parole » qui s'adresse à l'homme et dit « écoute » (Israël), « aime » (christianisme), « lis » (Islam). Ce qui nous permet de comprendre combien le langage est adresse, avant même tout contenu. L'adoration répond à cette adresse, qui trouve son expression la plus juste dans le mot « salut ! - un salut sans salvation » car « le sens

est le rapport lui-même », reconnaissance et affirmation de l'existence de l'autre. Et ce mot « Salut ! », devenu si banal dans nos vies quotidiennes, prend tout son poids de sens. Tout un chapitre est consacré à une relecture des mystères chrétiens (trinité, incarnation, résurrection, salut) et des vertus de foi, d'espérance et de charité. Les vertus ne sont plus dans l'observance mais dans le rapport à l'autre, incommensurable.

Sommes-nous alors en philosophie, en théologie, en spiritualité ? Nancy parle d'une méditation et elle l'est pour celui qui se laisse entrainer au bord de l'abîme du « rien » ou accepte de se tenir dans ce suspens d'un « espace spirituel », traversé par l'innommable. On pense bien sûr aux mystiques… mais il ne s'agit pas d'annexer trop vite Jean-Luc Nancy dans les catégories qui nous sont familières. « Il ne suffit pas de dire que Dieu s'absente, se retire ou bien est incommensurable. Il s'agit encore moins de placer un autre principe sur son trône – Homme, Raison, Société. Il s'agit de prendre à bras-le-corps ceci : le monde repose sur rien et c'est là le plus vif de son sens » (p. 48).

Qu'en est-il alors de l'adoration ? « Ce qui dans le rapport (à soi, à l'autre, au monde) l'ouvre à l'infini » (p. 107). Mais l'adorant n'est pas un adorateur d'idoles. Il adresse à l'innommable une parole « au-delà du silence », une parole qui peut se faire musique, chant, car elle tient le présent ouvert, infiniment ouvert… Telles sont les exclamations des religions : « voix qui clame, exclame, acclame et ainsi proclame. Mais ne déclame et ne réclame rien… dans l'émotion du rapport infini » (p. 113). Nancy ne craint pas les sentiments, les affects, tout en mettant en garde contre leurs déformations et récupérations (dans le fascisme par exemple) : « il ne s'agit pas de faire du sentiment mais de faire du sens » (p. 89). « Pour finir, ce que je nomme ici « adorer » veut dire : décider d'exister, se décider pour l'existence, se détourner de l'inexistence, de la fermeture du monde sur soi » (p. 104).

La question que pose ce livre est bien « sur la corde raide » ; en effet, héritier des traditions religieuses, principalement judéo-chrétiennes, Jean-Luc Nancy peut aujourd'hui nous entraîner vers ce Dieu qui nomme l'innommable mais comment peut-il rester « le bougé, le tremblé de l'écart et du passage » sans « se fixer à demeure devant des autels, des temples, des livres » ? Comment rester des « passants » sans église, sans institution ? Comment n'adorer ni quelque chose ni quelqu'un mais être traversé par cet élan, transi par l'infini d'un souffle qui affirme un « autre (du) monde hic et nunc » ? Questions d'une lectrice qui s'est laissée entraîner (et séduire ?) par ce livre, sachant que *L'Adoration* n'est pas un livre de réponses mais qu'il est écrit pour aiguiser nos questions les plus existentielles.

Marie-Thérèse ARBET

Nous avons reçu à L&V et nous vous signalons :

Philippe MAC LEOD, ***Petites chroniques d'un chrétien ordinaire***, DdB – *La Vie*, 2010, 256 p., 17 €. Recueil des chroniques parues dans *La Vie.*

René LAURENTIN, ***Biographie d'Yvonne-Aimée de Malestroit, 1901-1951***, L'essor mystique et l'impossible vocation, F-X. de Guibert éd., 2010, 494 p., 27 €.

Vérité, désir. Expérience spirituelle et expérience psychanalytique, Laurent LEMOINE dir., Cerf, 2010, 207 p., 19 €. Recueil d'études à la suite de colloques à l'Espace Catherine de Sienne ou pour *La vie spirituelle.*

Délibérer en Eglise. Hommage à Raphaël COLLINET, Alphonse BORRAS dir., Lessius, 2010, 304 p., 24,50 €. Recueil de contributions de biblistes, théologiens, historiens et juristes en faveur d'une délibération en Eglise.

Les nouveaux courants charismatiques. Approches, discernement, perspectives. Conférence des évêques de France, Bayard – Cerf – Fleurus – Mame, 2010, 184 p., 15 €.

Michel QUESNEL, ***Premières questions sur la Bible,*** DdB, 2010, 158 p., 15 €. Petit guide très pédagogique à offrir aux jeunes.

Mgr Jean-Claude BOULANGER, **La prière d'abandon. Un chemin de confiance avec Charles de Foucauld,** DdB, 2010, 200 p., 17 €. Méditation de la prière célèbre de l'ermite du Hoggar.

Henri de LUBAC, ***Corpus mysticum. L'eucharistie et l'Eglise au Moyen-Age***, Cerf, 2010, 598 p., 45 €. Réédition de la célèbre étude du théologien jésuite de Fourvière, qui établit que l'expression « corps mystique » jusqu'au XIIe s. ne désigne que l'eucharistie, et que son application ultérieure à l'Eglise souligne le réalisme sacramentel de la doctrine paulinienne du Corps du Christ. L'étude prépare ainsi la célèbre formule de la *Méditation sur l'Eglise* : « L'Eglise fait l'Eucharistie… l'Eucharistie fait l'Eglise ».

Yves CONGAR, ***La Tradition et les traditions***, Cerf, 2010, 2 vol., 320 p. et 368 p., 20 € chacun. Il faut saluer cette réédition des essais historique et théologique publiés en 1960 et 1963 chez Fayard. Congar y déploie son sens historique magistral, alliant l'analyse à la synthèse, et présentant d'abord les évolutions des principales conceptions de la Tradition par grandes périodes avec de précieux excursus très précis, avant d'entreprendre un exposé des enjeux de la question, qu'il s'agisse de saisir la Tradition comme mode original de transmission de l'Eglise, sujet de la Tradition, du rapport de la Tradition à l'inspiration (la Tradition est vivante de la vie même de l'Esprit dans l'Eglise), ou de l'articulation entre Ecriture et Tradition dans leur rapport à la Révélation, au cœur de la constitution *Dei Verbum* de Vatican II.